

n a i s s a n c e s

Il la couvrait de baisers, arrachait son fichu, dénouait sa natte, une cascade de boucles fauves dégringolait en ribambelles sur son dos, le vent s'en mêlait, chaleureux. Il l'allongea sur un lit de sable et d'herbes du printemps, il releva sa longue jupe orangée, découvrit ses seins, deux minuscules tétons roses, son ventre, ses cuisses, c'était la première fois qu'il voyait tant de beauté. Elle souleva ses reins, il enleva sa culotte, parcourut de ses lèvres sa peau blanche, elle souriait, elle attendait. Quand il la pénétra avec une tendresse maladroite elle eut mal, elle poussa un cri. Il se figea mais ce fut elle qui appuya sur ses fesses pour qu'il continue son va-et-vient, petit à petit elle sentit son corps s'emplier de douceur, elle fut submergée, comme noyée de plaisir, son souffle se mua en gémissements. Il jouit vite, trop vite, dans un long râle. Pas elle.

Il se laissa rouler sur le dos, elle l'embrassa. Ils restèrent immobiles et muets un long moment, des bouffées de guitare parvenaient du campement, des oiseaux sifflaient dans le marais, le soleil se faufilait au travers du bouquet de tamaris faisant danser des taches claires sur leur peau. Elle toucha son sexe humide, visqueux, sa main était rouge de sang.

Toute sa vie elle s'en souviendrait : il ramassa sa culotte blanche et se dirigea vers le marais, elle le regardait marcher les fesses à l'air, elle riait. Il rinça sa bite dans l'eau saumâtre puis trempa la culotte, revint vers elle et s'en servant de linge lava son ventre, son cul, sa chatte. Et il lécha son ventre, salé, frais.

Ils rêvèrent un moment. Très loin, des Gitans venus d'Andalousie chantaient de courtes phrases musicales implorantes qu'ils appellent des saetas, flèches décochées vers une madone de plâtre peint surgie des flots de la Méditerranée – ce « chant profond » déchirant de mysticisme, mélange de cultures de réprouvés Berbères, Juifs, Nègres des négriers de Cadix, ravalés par la rapacité populaire au rang de nomades voleurs de poules et diseuses de bonne aventure, qui fit passer un tremblement de désir dans le dos de Mériem.

C'est elle qui recommença. Elle voulait connaître ce sexe dur de l'homme qui l'avait déflorée, elle se pencha sur lui, contempla cette drôle de chose toute molle, s'en amusa, la caressa, la prit dans sa bouche, l'amour ça s'apprend vite, la chose molle au goût salé devint vite très dure, elle rit encore, fière de son pouvoir. Il voulut voir son cul, elle se mit sur le ventre, il submergea cette croupe laiteuse de baisers, le cœur battant la chamade, il la prit comme ça, à quatre pattes, sa joue dans le sable, les mains crispées sur des touffes d'herbe, dans le tintamarre d'une multitude multicolore de colliers, de boucles, de bracelets de pacotille. Haletants, gémissants. Là elle jouit.

La fête dura deux semaines, le temps du pèlerinage. Chaque jour ils retrouvaient leur bouquet de tamaris, leur lit de sable, ils l'avaient attendri en le couvrant de brassées d'herbe sèche. C'était encore

des enfants, leurs jouets c'était leur corps, leurs jeux étaient érotiques, il y avait le soleil, le marais, les oiseaux, les guitares, les chants. Ce serait les plus beaux jours de leur vie.

On les maria le jour de ses quinze ans, lui n'en avait guère plus, à la va-vite, dans une petite église de Marseille. Quelques semaines plus tard, elle mit au monde son premier enfant.

## chapitre 1

**C'**EST MARRANT à quoi ça tient une histoire.

À une diode. Une pièce minuscule, la plus misérable qu'on trouve sur un engin motorisé. Une diode à deux balles. Une diode défectueuse.

Sans cette diode, donc défectueuse, je serais pas là devant ma machine à rassembler les tenants et les aboutissants de toute l'affaire, je serais tranquille pépère, usant et abusant des avantages des retraités dans mon pavillon de Ris-Orangis, matant du soir au matin et du matin au soir des DVD sur mon Sony extra-large.

Je suis bien placé pour la raconter cette histoire vu que Marguerite elle a quinze ans de moins que moi, elle bosse encore, elle bosse à l'hôpital Louis-Mourier de Colombes et c'est là qu'elle était aux premières loges, elle a tout suivi, tout ce gâchis.

Une diode donc.

C'était à Bagneux, la nuit du lundi au mardi, le premier mardi du mois quand on met les encombrants sur le trottoir, faut pas trop traîner, y'a du monde sur le coup, des Roms, des Kosos, souvent ça chauffe, y a de la marave dans l'air, le manche de pioche est pas loin. Sammy et l'Arabe avaient rempli le Mercedes jusqu'à la gueule, des frigos, des gazinières, des meubles en tôle, un peu de cuivre même, rien que de la ferraille, la ferraille c'est son job, à Sammy. Il avait ramené l'Arabe à sa moto et s'en revenait à quatre heures du matin tout guilleret sur Argenteuil quand la durite d'eau a pété, le radiateur s'est mis à chauffer, à fumer et là, va savoir pourquoi, la diode qui doit s'allumer sur le tableau de bord pour prévenir quand il y a ce genre de mauvais coup a pas fonctionné et quand la bielle a fondu, le moteur s'est explosé, la camionnette s'est mise à tanguer, divaguer, tituber, elle a grimpé sur le trottoir, toute la ferraille valdinguait dans un boucan pas possible, elle s'est empéguée un phare sur un lampadaire dans un barouf de vaisselle cassée. Elle fumait de partout, elle glougloutait, elle grésillait, elle pschittait, on aurait dit une symphonie pour huit casseroles et un autocuiseur, son phare rescapé éclairait un mur tout graphité de « foc la police » et autres insanités. Un ultime gargouillis. Rideau.

La neige s'est mise à tomber, les flocons virevoltaient dans la lumière jaune du phare borgne, c'était poétique, mais la poésie quand tu viens d'emplafonner ton gagne-pain dans un lampadaire, c'est très superflu. Sammy a allumé une clope. « Saloperie de diode! »

Il a appelé Franck qui a râlé d'abord, c'est pas une heure pour réveiller les gens. Mais il s'est extrait des bras chauds et moelleux de Mériem, s'est habillé, a réchauffé un fond de cafetière, a versé le café dans une Thermos, Mériem a marmonné dans son sommeil, elle sentait que Franck n'était plus dans le lit et puis elle s'est rendormie. Franck a enfilé une veste en cuir, noué un cache-nez, pris son chapeau, il s'est retourné pour regarder Mériem qui respirait doucement, ses cheveux blonds répandus sur les draps, on dirait une étoile dorée comme celle qui décore le haut du sapin à l'église, il l'a trouvée belle, a éteint la lumière, il est sorti en prenant soin de fermer sans bruit la porte de la caravane pour pas réveiller les enfants.

Le Ford a démarré tout de suite dans le nuage de fumée noire et âcre d'un diesel fatigué. Argenteuil-Bagneux, c'est pas la porte à côté. Il a pris l'autoroute, franchi le pont d'Argenteuil, il a descendu la bretelle

de Gennevilliers, continué sur la rocade vers Nanterre. Ça roulait tout seul. À cette heure-là les hommes dorment, rêvent, baisent, souffrent, expirent au fond de leur lit. Le retour ça sera une autre affaire, les hommes iront au boulot en flots continus, s'ajoutera à ça la neige qui commence à former une couche sur la chaussée, tracter une camionnette ça sera pas du gâteau.

Franck conduit prudemment, il a ouvert la glace pour désembuer le pare-brise, le Ford a plus de vingt ans mais Franck le bichonne, le poupoule, le Ford c'est son gagne-pain, quand tu fais dans la ferraille ton camion c'est ta vie.

Sammy c'est son pote mais c'est pas un chanceux, ça non. Il enchaîne les emmerdes depuis quarante ans, il les enchaîne tellement que sa femme s'est fait la paire il y a belle lurette, bon il en a eu d'autres, c'est un bel homme taillé comme dans du bois, une belle moustache, des beaux cheveux, vaillant au lit, mais ça suffit pas pour retenir une femme, surtout quand tu alternes les infidélités, les cuites, les baffes et les séjours au placard. Et voilà qu'il avait une emmerde de plus. Franck allume un cigarillo et se dit qu'il a de la chance, il court pas, il aime sa Mériem et sa Mériem l'aime, Dieu leur a donné sept enfants, ça fait beaucoup mais quand un enfant arrive on va pas le renvoyer à l'expéditeur. La ferraille c'est dur, c'est sûr qu'il roule pas sur l'or, mais il est libre, il est son propre patron et ça, ça n'a pas de prix.

Sammy était frigorifié. À cinq heures du mat, sous la neige et sans chauffage, il est dur à la peine c'est certain, mais là il grelottait, tentait de se réchauffer en se donnant des grandes claques dans le dos, en battant la semelle sur le pavé, en frottant ses mains, aucun rade ouvert à la ronde et pas même un reste de gnôle dans le fin fond de la camionnette. Franck l'a installé dans la cabine du Ford, lui a passé sa veste, son cache-col, lui a servi un gobelet de café encore brûlant. Ils sont restés comme ça tous les deux à fumer en silence dans le camion, le moteur ronflait doucement, on ne voyait plus rien au-dehors à cause de la neige et de la buée sur les vitres. Sammy répétait « Putain de diode, putain de saloperie de diode! » et c'est tout.

Au bout d'un moment Franck a ouvert la portière, il a jeté son mégot, il est sorti pour dégager le Mercedes. Ça a été plus facile qu'il aurait cru, il a croché l'arrière de la camionnette avec une barre de traction pour l'extraire du lampadaire, l'a tirée sur la chaussée, ça dérapait un peu sur la neige, mais il manœuvrait bien, avant arrière, avant arrière, ensuite il a croché l'avant. Et ils sont partis comme ça, Sammy dans la camionnette pour maintenir le volant bien droit, heureusement le warning fonctionnait. Sur l'A86 la neige se transformait en boue noire fondant sous les pneus des voitures, la visibilité était très mauvaise, les phares se reflétaient sur la chaussée, sur les carrosseries, Franck faisait attention à ne pas freiner, gardait ses distances. Ils sont arrivés au campement sans encombre. Il faisait nuit noire, tout le monde dormait encore. Ils ont garé le Ford et le Mercedes à côté de la caravane de Sammy et ils sont entrés. Sammy a allumé un chauffage électrique à air pulsé, il a enfilé un gros pull et a préparé du café. Très vite il a fait chaud, ils ont bu le café, ils ont rempli les tasses avec le calva, ça a réchauffé tout de suite, ils ont remis ça, une deuxième tasse, en fumant une clope et Franck est allé se coucher. Il s'est déshabillé sans faire de bruit, s'est glissé sous les draps, s'est encastré dans les reins de Mériem, elle ne s'est pas réveillée. Ça sent bon trouva Franck avant de s'endormir, le tabac, le calva, la femme.

Au matin ils ont ouvert le capot du Mercedes et là c'était la cata, le moteur était mort, archi-mort, mort et enterré, le radiateur valait pas mieux et tous les circuits avaient pété. Le temps de dégoter un bon moteur à la casse, de le monter, ça allait demander deux ou trois mois pendant lesquels Sammy ne pourrait plus bosser, sans compter que ça sera pas donné. Emprunter un camion, ça se fait pas chez les ferrailleurs, l'outil de travail c'est personnel, un camion c'est comme une femme ça se prête pas, un camion ne connaît que son maître. On verra ça plus tard. Pour l'heure ils ont transbahuté la ferraille dans le Ford en pataugeant dans la neige noirâtre. L'Arabe est venu leur donner la main, et aussi des gars du campement. Ensuite ils sont partis chez le ferrailleur au port de Gennevilliers attendre leur tour devant la bascule. Ils sont restés un bon moment dans le vacarme du grappin qui enfournait la ferraille dans le compacteur hydraulique, les énormes cubes une fois comprimés étaient gerbés à des dix mètres de haut, des camions chargeaient les blocs d'acier et les emportaient dans une aciérie quelque part en Espagne. Quand vint leur tour ils ont pesé le

camion plein, l'ont déchargé dans la fosse, ont pesé le camion vide, ça leur faisait une tonne quatre cents et des brouettes, une bonne fournée faut bien dire, le cours du « moins de six millimètres » était pas mauvais, à 244,56 la tonne. Plus quelques kilos de cuivre, Sammy allait se faire dans les quatre cents euros une fois payé l'Arabe et le gazole, c'était plutôt une bonne journée. Kevin, le gars de la fosse, leur a donné le bon de réception que Sammy a changé au guichet contre des espèces, on a pas trop le droit de payer en cash mais bon. Il a sorti quelques billets pour payer l'Arabe.

Avec tout ça Sammy était une fois de plus dans la mouise. Il se mit en quête d'un moteur dans les casses de Vitry, de Villejuif, de Thiais, les meilleures d'après lui, mais soit les moteurs étaient trop antiques, soit ils coûtaient un bras. Il se fit engager sur les gros chantiers de Gennevilliers mais ça ne lui plaisait pas, il était allergique au ciment à ce qu'il prétendait.

Et un soir il s'en vint chercher Franck, il avait une affaire en or, il voulait lui en parler, mais dans un coin tranquille, il l'emmena au Café des Sports. Son idée à Sammy c'était un gadjo qui bossait de temps en temps comme électro sur les tournages de film qui la lui avait reflée, dans une brasserie de la porte de Clignancourt, bourré comme un Polonais. C'était un coup pas très réglo mais qui devait rapporter un bon paquet, ce qui lui permettrait de réparer le Mercedes. Le hic c'est que pour l'affaire il avait besoin d'un camion. Il comprenait bien Sammy, que Franck ne prêtait jamais son camion, normal, mais que sachant quand même que Franck ne se mettait jamais sur des coups douteux, même un peu, disons... pas très légaux... bref, Franck ne ferait que conduire le Ford tandis que lui, Sammy, s'occuperait avec le gadjo du délicat de l'affaire. Il s'embrouillait un peu Sammy pour expliquer le filon ; il pensait bien que Franck, l'illégal c'était pas son genre. D'un autre côté, dans le campement un service ça ne se refuse pas.

C'était quoi son affaire? demanda Franck.

Le cuivre. C'était le cuivre. Le cuivre qui se vendait au cours actuel à huit mille euros la tonne. Bon, c'était quoi la combine? redemanda Franck. Sammy lui expliqua. Franck refusa tout net: la récup' oui, voleur non, c'était *niet*.

Mais Sammy avait besoin de travailler. Les hommes du campement étaient presque tous dans le bâtiment, ils bossaient à la tâche et l'été ils embarquaient toute la smala dans les caravanes et ils roulaient vers la Bretagne ou le Sud-Ouest où il y avait de l'ouvrage dans les exploitations agricoles ou pour remplacer les ouvriers sur les chantiers pendant leurs congés. Ils vendaient aussi sur les marchés. Quelques jeunes rempaillaient les chaises des bourgeois. Ils revenaient en septembre pour remettre les enfants à l'école. Il n'y avait plus dans le campement que Franck et Sammy qui étaient dans la ferraille. Franck emmenait bien son pote de temps en temps dans ses expéditions, mais déjà c'était dur de s'en sortir tout seul, alors s'il fallait partager les bénéfices, Franck n'arriverait pas à s'en sortir. Sammy en avait bien conscience, il essayait bien des petits boulots par-ci par-là, mais en dehors de la ferraille, il était pas bon à grand-chose.

Il revint à la charge, il expliqua de quoi il retournait, l'affaire du gadjo électro.

Y'avait un feuilleton pour la télé qui se tournait dans un château du côté de Montfort-L'Amaury. C'était l'histoire d'une famille catho de la haute, ça se passait entre les deux guerres, c'était un académicien célèbre qui avait écrit l'histoire. Chaque mois l'équipe de tournage passait quelques jours dans le château, avec tout un fatras de matos pas possible. Il fallait éclairer non seulement l'intérieur, mais aussi l'extérieur du château, faire comme s'il y avait du soleil, c'était avec des énormes projecteurs, il y en avait une bonne vingtaine. L'électricité qui alimentait ces projecteurs, le gadjo disait les « projos », était fournie par un groupe électrogène monté sur un camion. Afin que le bruit du moteur du groupe ne vienne pas perturber le tournage, le camion était garé à bonne distance du château, dans le parc. Et sur ce camion étaient branchés des dizaines et des dizaines de câbles électriques, dont certains gros comme le bras, qui couraient sur des centaines de mètres. Et en plus, à côté du groupe électrogène, y'avait un autre camion bourré de câbles, en cas. T'imagines les kilos de cuivre qu'il y a là-dedans? À une heure une heure et demie, ça dépend des jours, toute l'équipe de tournage monte dans des voitures et aussi dans un bus pour aller casser la croûte à dix bornes de là, dans un resto où ils ont leurs habitudes. Ils ferment les portes du château, mais laissent les projos et les câbles dehors. Et ils reviennent

une heure et demie plus tard. Et là, ils s'aperçoivent que les câbles se sont envolés et sont déjà loin. Y'a aucun risque, il dit Sammy. Franck ne fait que prêter son camion, le conduit lui-même puisqu'il ne veut pas le confier à un autre. Il y a au moins trois ou quatre mille euros à se faire.

Franck n'est pas chaud. Des petits larcins bien sûr, de temps en temps ça lui arrive, mais là, c'est trop gros, trop dangereux. C'est re-*niet*.

Le malheur avec Franck, c'est son sens de l'amitié, dire non à un pote, il a du mal. Il faut bien dire aussi qu'il n'a pas les moyens de faire travailler Sammy. Sammy qui a fini par dégouter un moteur pour le Mercedes, un bon moteur, une super affaire, chez un casseur sérieux de Vitry. Mais pas donné. Avec l'argent du cuivre, il pourrait se le payer et retourner à la ferraille.

Franck, tout ça, ça le perturbe, ça l'empêche de dormir, ça le tourneboule.

Sammy le sent bien, qui remet ça, un coup en or, aucun risque, pour venir en aide à un ami, un vrai pote.

Et c'est ainsi qu'un beau matin les voilà tapis sur une petite butte à surveiller à la jumelle un château où fourmillent des comédiens, des techniciens, par un beau soleil du printemps. Tout ce petit monde s'agite, tandis qu'ils attendent, couchés dans l'herbe, l'heure de la pause-déjeuner. D'énormes projecteurs sont installés devant toutes les fenêtres, même celles du premier étage, ceux-là sont montés sur des praticables à plus de quatre mètres de haut. Ils ne cessent de s'allumer et de s'éteindre, à croire que l'opérateur ne sait pas trop bien comment s'y prendre. Des jolies comédiennes aux jambes nues en robes claires d'avant-guerre, des comédiens en smokings blancs boivent du thé, ou du café, ou de la bière, de loin ils ne peuvent pas bien voir, dans des gobelets de plastique, devant une sorte de buvette, entre un camion et une caravane de luxe. Un à un les projecteurs se rallument. Sammy, attiré comme un insecte par ces lumières porteuses de richesse, ces lumières qui vont lui payer son diesel, salive de désir. Brusquement, comme une volée de moineaux, tous les acteurs grimpent le perron et disparaissent dans le château. Quelques instants après, des bouffées d'une musique d'autrefois pleine de violons montent jusqu'à eux. Dix fois, peut-être douze, la musique s'arrête un long moment puis repart, toujours au même endroit, *ta ta ti, ta ta ti...* à trois temps, une valse, ils la connaissent, le violon c'est dans leurs tripes, ils pensent que c'est leurs ancêtres qui l'ont inventé.

Et soudain, plus de musique, les projecteurs s'éteignent et la volée de moineaux jaillit sur le perron, s'engouffre dans un bus, suivie bientôt par les techniciens, un assistant ferme les portes du château à double tour, les électros et machinos verrouillent les camions et les caravanes, et en quelques instants, un rodéo de voitures s'élance à la suite du bus, disparaît. C'est le silence, juste les oiseaux, une lointaine rumeur d'autoroute, un tracteur peut-être dans le lointain.

Ils ont une heure devant eux.

[...]



Né en 1940, **ALAIN JASPARD** est réalisateur. Il a signé plusieurs adaptations de livres jeunesse en séries animées, notamment *Tom-Tom et Nana* de Jacqueline Cohen et Bernadette Després, *Le Proverbe* de Marcel Aymé, ainsi que *Les Contes de la rue Broca* de Pierre Gripari. *Pleurer des rivières* est son premier roman.

Alain Jaspard, *Pleurer des rivières*  
Roman

192 pages | ISBN 978-2-35087-474-6 | 17 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2018 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)